

Stefan Hertmans

Le cœur converti



folio

COLLECTION FOLIO

Stefan Hertmans

Le cœur converti

*Traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin*

Gallimard

© *Stefan Hertmans, 2016.*
Publié pour la première fois par De Bezige Bij, Amsterdam.
© *Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.*

Couverture : Photo © Sandra Cunningham / Trevillion Images (détail).

Stefan Hertmans, né à Gand en 1951, a publié plusieurs volumes de prose, d'essais et de poésie, puis a connu son premier succès international avec *Guerre et Térébenthine*, sélectionné pour le Man Booker International Prize et traduit dans vingt-quatre langues.

Ce livre s'inspire d'une histoire vraie. Il est le fruit à la fois de recherches approfondies et d'une empathie créative.



מנין

Pour la femme qui embrassa une maison

... le non-temps emprunte la forme
du présent et de l'actuel¹.

THOMAS MANN,
Joseph et ses frères

1. Traduction empruntée à Louis Vic, Gallimard, 1935, p. 28.
(*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

I

LE MONT DE JUPITER

Il est tôt le matin, les premiers rayons de soleil apparaissent au-dessus de la crête de la colline.

Depuis la fenêtre qui m'offre une vue sur la vallée, je vois au loin deux personnes approcher. Elles doivent venir des hauteurs de Saint-Hubert, d'où l'on peut contempler aussi bien le sommet du mont Ventoux que la vallée de Monieux ; elles ont sans doute marché un moment à travers la chênaie clairsemée sur ce plateau où rôdent les loups.

Le célèbre Rocher de cire – ce mur monumental au-dessus duquel essaient les abeilles, inaccessibles là-haut, et qui se couvre littéralement de gouttes de miel faisant luire la pierre sous le soleil estival – est encore là, massif inabordable, désolé, noyé dans la brume matinale. Les deux personnes ont vu tout cela et sont passées à côté en silence.

La lumière éclaire de biais les silhouettes encore minuscules. Depuis le mas aujourd'hui appelé La Plane, qui tel un chien de garde se dresse au-dessus de la vallée, elles descendent péniblement la route sinueuse longeant la rive gauche de la

rivière – qui est à droite de leur point de vue, car elles se déplacent en sens inverse du courant. Je les vois surgir et disparaître, selon qu'elles sont visibles entre les arbres ou cachées derrière. Quand les deux marcheurs arrivent dans les pâturages en pente, ils descendent un peu plus vite. De là-bas, ils aperçoivent, perchée en haut de la paroi rocheuse, la tour à moitié terminée, un repère qui inspire confiance. Tandis que le soleil monte, éclairant la vallée en contrebas, ils voient le village s'éclaircir ; les maisons en pierres sèches se distinguent à peine dans la pénombre, le village semble se détacher comme par miracle du flanc de la montagne et prendre forme sous la lumière. Comme si quelqu'un écartait un grand rideau pour offrir à la vue un paysage assoupi.

Le bleu de l'aube se dissipe rapidement. Les teintes jaunes et grises prennent le dessus. Un souffle d'air chaud chasse les derniers nuages, les transformant en galets géants vaporeux dans un ciel violet ; le voile blanc de brume au-dessus du cours de la rivière se dissipe à vue d'œil. Déjà une nuée de guêpiers virevolte au-dessus des toits.

Quand le couple se rapproche de quelques centaines de mètres, je remarque que l'homme avance en s'appuyant sur un bâton de bois grossier. La femme boite, elle a visiblement du mal à marcher. Tous deux ont l'air épuisé. La femme s'est-elle foulé la cheville sur un sentier impraticable dans les hauteurs, souffre-t-elle du frottement de ses chaussures, et des longues et pénibles journées de marche ? J'ajuste mes jumelles et constate qu'elle

est enceinte, à un stade avancé. L'homme porte une large vareuse et une sorte de chapeau primitif. Parfois il aide la femme à enjamber un obstacle en la tenant par le coude. Un deuxième homme avec un grand sac sur le dos surgit derrière eux. Il suit leurs pas et guide une mule.

À quelle heure se sont-ils levés ce matin ? Le froid les a-t-il sortis de leur sommeil tandis qu'ils dormaient sous un arbre ? Se sont-ils éveillés dans une auberge ? Le chant des rossignols continue de s'élever des buissons près de la rivière dans le magnifique silence de ce matin printanier. On les entend d'ici pousser leurs trilles mélodieux et délirants. Quand le soleil domine la colline, une chouette apparaît, planant sans bruit au-dessus des chênes tordus puis disparaissant jusqu'au soir suivant. Calme intemporel ; hurlement lointain d'un chien-loup ; appel monotone d'un coucou voletant à travers les bois solitaires près de Saint-Jean. Durant les heures matinales, le paysage exhale une odeur divine, il respire une beauté surnaturelle. En ce matin de printemps tous les iris sont ouverts, le merisier est en fleur, le romarin couvert de petites fleurs de couleur vive, les senteurs de thym s'élèvent avec la chaleur de la rosée. Chaleur de la rosée, Hamoutal : le prénom juif de cette femme me vient à l'esprit.

Je sais qui ils sont. Je sais qui ils fuient.

J'aimerais les accueillir ici chez moi tous les deux, leur proposer un réconfort qu'ils ne connaissent peut-être pas encore, une tasse de café par exemple. Où peuvent-ils habiter, maintenant que leur maison n'existe plus depuis mille ans déjà et que la partie médiévale du village a disparu sous les

herbes et les arbrisseaux ? Ils risquent à tout instant, frémissant à la vue de leur premier véhicule motorisé, un arrêt cardiaque qui pourrait déclencher chez la jeune femme un accouchement prématuré.

Le couple entre en clopinant dans mon village.

Je m'éveille en sursaut de ma rêverie. Je ferme la fenêtre, allume un feu pour chasser la fraîcheur matinale, me prépare un café. De temps à autre, je suis pris d'une envie insensée de regarder par la fenêtre. Les taches de soleil se déplacent sur le vieux carrelage ; c'est une journée vide, tranquille.

*

Ce village s'appelait autrefois le mont de Jupiter : Mons Jovis. Après l'occupation au néolithique des grottes situées plus loin, des pierres brutes furent pour la première fois entassées ici, longtemps avant le début de cette ère. L'image se perd dans la nuit des temps, mais peut encore se discerner en regardant les maisons très anciennes du village à présent en ruine, un peu plus haut. Dans la vieille chapelle au bord du ravin, on a trouvé jadis une pierre présentant des inscriptions latines, dédiée à Mars Nabelcus, une divinité vénérée par les Romains dans cette région.

Au Moyen Âge les maisons primitives, dispersées parmi des rochers et de grands chênes rendant l'accès difficile, étaient protégées par la haute paroi, un mur naturel de près de cent mètres. Parfois on découvre encore d'anciennes caves au milieu des herbes sèches, des broussailles et des pierres

recouvertes de thym. Ces profondes cavités sentent le moisi et la terre, même durant les chaudes journées. Là, dans cet endroit sauvage envahi par les ronces et les vesces desséchées où je viens souvent rêver en plein jour, il y avait autrefois une chambre où l'on naissait et où l'on mourait.

Vers le dixième siècle, les puits profonds en dessous de certaines caves furent à l'origine de violentes rancœurs. Pendant les périodes de grande chaleur – les fameuses *canicules*^{*1} –, l'eau stagnante empoisonnait les habitants. On accusait et torturait les vagabonds, ne fût-ce que pour perpétuer le principe de sacrifice. Là-bas sur les hauteurs, balayées par les *rafales** de mistral et de tramontane, des bâtisses branlantes tournaient leur dos sans fenêtre au vent, ce qui leur permit de résister pendant des siècles. Elles n'étaient pas fondamentalement différentes des constructions primitives en pierre, les *bories**, que les bergers édifiaient sur le plateau aride ou dans les bois de chênes. À l'époque déjà, pour regarder au dehors, on ménageait dans la pierre un simple trou que l'on bouchait en hiver avec de la peau d'ours ou de renard, parfois avec une vessie de porc tendue.

Les maisons du Moyen Âge étaient construites sur d'étroites parcelles au sol instable. Pesants, montés à la hâte, les murs d'un mètre d'épaisseur s'appuyaient les uns contre les autres. Ils ont pris de la hauteur au fil du temps, sans que le

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

savoir-faire des bâtisseurs ait beaucoup évolué. Nombre de maisons ont donc commencé à s'effondrer dès la fin du dix-huitième siècle. Il n'en reste que des tas de pierres pittoresques, recouverts de vigne sauvage qui en octobre se teinte de rouge. Depuis des lustres, les constructions qui ont subsisté inclinent leurs lourdes et étroites façades comme des petits vieux penchés sur leur canne. On a remplacé par du ciment le liant d'argile et de sable qui s'était réduit en poudre. Les vieilles jambes de force en chêne et les contreforts improvisés ont été consolidés avec du béton, les maisons tiennent debout grâce à des tirants métalliques glissés entre les murs et maintenus par des écrous, agrémentés d'ancres en fer forgé qui ressemblent parfois aux pinces d'un scorpion.

*

On peut comprendre que les deux amoureux soient venus ici. Le village a souvent servi de refuge aux personnes de passage et aux fugitifs. Les juifs au onzième siècle, les huguenots au dix-septième. Lorsqu'un lieu a une réputation de tolérance, il est connu des vagabonds. Au dix-huitième siècle, quand le village est mentionné dans les annales sous le nom Monilis, la commune comptait près de mille habitants. Les ruelles étroites surpeuplées, sans éclairage, étaient sinistres durant les rudes hivers à sept cents mètres d'altitude, mais fraîches au cours des longs mois d'été torrides. Dans les rigoles s'accumulait la crasse dont se nourrissaient les rats, qui quant à eux alimentaient les puces, et

celles-ci la peste. Les premiers cas de peste dans la région sont décrits au quatorzième siècle. Quatre siècles plus tard, lors de la grande épidémie importée via Marseille, le mur de la peste fut édifié : d'épais entassements de pierres sèches étroitement surveillés. Quand des fugitifs essayaient de les franchir à l'insu des soldats, on les frappait à mort. Les détrousseurs de cadavres parcouraient le pays pour dépouiller de leurs dernières possessions les morts gisant à terre. Ils s'enduisaient d'une substance faite de thym, de romarin, de lavande et de sauge. La superstition faisait le reste : apparemment le produit préservait les bandits d'une contamination. J'ai d'ailleurs entendu un jour une vieille femme appeler ce mélange d'herbes devenu classique les *quatre bandits**. Le mur de la peste est à peine à quelques kilomètres d'ici, recouvert d'herbes et de plantes aromatiques.

Pendant des siècles, cette région rude s'est fièrement opposée au centralisme parisien. La population s'est peu à peu mélangée. Espagnols, Marocains et Italiens, matelots égarés venus de Marseille, ont engendré des enfants auprès de beautés locales issues de ces collines arides, désolées. Sous la brise printanière, les miséreux s'asseyaient les yeux larmoyants parmi les iris sauvages, les coquelicots et l'épeautre humblement semé. Leurs enfants avaient les pieds rugueux, arqués, le regard farouche, la peau abîmée. Parfois une bande de pillards passait, fracassait ici et là le crâne d'un berger contre un mur, violait quelques femmes et prenait, une fois que la peur avait resserré son étau sur le village, tout ce qu'elle voulait.

Puis disparaissait de l'autre côté de la colline, laissant libre cours au vent, au soleil, au silence, à l'angoisse et aux prières.

Ainsi le village, tel un vagabond d'une époque reculée, entre dans le vingt et unième siècle. Pratiquement rien n'y a changé ; tôt les matins de printemps, les bergers et leurs troupeaux qui dégagent de la chaleur continuent de passer par la rue principale, le claquement des fins sabots et le léger tintement des clochettes aux notes variées ne sont pas fondamentalement différents de ce qu'on entendait à l'époque où Virgile écrivait sa poésie bucolique ; une traînée de crottes et de touffes de laine reste sur l'asphalte tandis que les animaux se bousculent et que les agneaux caracolent nerveusement. Le facteur dans sa petite fourgonnette attend patiemment en fumant une cigarette que le troupeau sorte du village. Dans la vieille église romane, on célèbre encore la messe. Les croyants chantent un peu faux, comme il se doit pour les chants dévots.

L'hiver, le village reste parfois bloqué plusieurs jours par la neige. Les habitants vivent alors des réserves de leurs caves et de leurs congélateurs. Pendant les longs étés chauds, la nature est rude, écrasante, la sécheresse consume le sol, la lavande est récoltée et une odeur de feu plane sur le plateau quand l'huile précieuse de la plante est pressée. Les saisons intermédiaires sont les plus belles ; la terre reprend alors son souffle et les abeilles sauvages bourdonnent dans les vignes. Par le passé il a été envisagé de construire une voie ferrée à travers ces gorges d'aspect préhistorique, dans le lit capricieux de la rivière, pour faciliter l'accès au

village depuis la plaine ; le projet a vite été abandonné, car il s'est révélé impossible de se frayer un passage à cet endroit, même à cheval. C'est seulement depuis les années quatre-vingt-dix du siècle dernier que le plateau est devenu rapidement accessible en voiture par une route franchissant le col de Notre-Dame-des-Abeilles à une altitude de mille mètres.

Les journées n'ont pas d'heures. On peut regarder fixement une tache de soleil se déplaçant sur un sol rustique, sorte de lumière blanche qui semble trembloter et grimpe sur le mur en fin d'après-midi avant de disparaître. Rien ne se passe, voilà le seul événement qui capte le regard. Le temps fait ce qu'il veut.

En fait c'est le rabbin du village, Joshua Obadiah, qui depuis la synagogue voit descendre de la colline les fugitifs, tôt le matin en ce printemps de l'année 1091. Il a dû être informé quelques jours plus tôt de leur arrivée, par un messenger à cheval. Il est inquiet pour ces jeunes gens – non seulement parce qu'ils ont besoin de protection en raison de leur mariage mixte, mais aussi parce qu'il sait que la femme est sur le point d'accoucher, alors qu'il ne pourra sans doute pas leur trouver de logement avant plusieurs semaines. Il les hébergera le temps nécessaire. Le rabbin, qui constate qu'ils ne sont pas venus jusqu'ici à cheval, doit pour l'instant s'en tenir à des suppositions. Peut-être ont-ils été attaqués par des brigands ou des voleurs de chevaux ? Peut-être ont-ils pris l'apparence de gens simples pour passer inaperçus aux yeux de ceux qui les pourchassent ? Il attend avec impatience qu'ils entrent dans les murs et envoie sa femme les accueillir à la porte, au sud du village, appelée aujourd'hui encore Portail Meunier. Ils arrivent en claudiquant jusqu'à sa maison – juste à côté

de l'endroit où moi, mille ans plus tard, j'ai passé des étés à lire sans me douter de rien et où je me suis senti plus heureux que nulle part ailleurs en ce bas monde.

Hamoutal a une profonde plaie au pied droit et s'est tordu la cheville si fort que ses ligaments se sont déchirés. Son pied est rouge et enflé, du sang s'est accumulé sous la peau, formant des taches noires, et la cheville risque une inflammation. La femme du rabbin la tamponne d'un mélange d'huile de lavande, d'ortie et d'eau tiède. L'époux d'Hamoutal, David Todros de Narbonne, informe Joshua Obadiah des récents événements.

Le rabbin hoche la tête, l'air songeur, en tirant sur sa barbe ; sa femme badigeonne le pied délicat, blessé, de la jeune femme.

Quel est ton vrai nom ? demande le rabbin.

Elle hésite. Lui demande-t-il son ancien nom chrétien ?

David la précède : Sarah, dit-il. Ma femme s'appelle Sarah.

Hamoutal est le surnom affectueux que je lui ai donné.

Il pose sa main sur celle de sa femme.

Tous gardent le silence.

*

Les temps sont violents. La paix religieuse, jadis instaurée par Charlemagne, s'est lentement effritée dans un contexte d'instabilité politique. Partout les seigneurs de guerre féodaux ont pris le pouvoir et règnent en maîtres sur leurs territoires ;

l'ordre centralisé perd son emprise, on signale des abus, les lois s'appliquent de manière plus arbitraire. Alors que les juifs et les chrétiens ont vécu ensemble pendant des siècles dans une relative tranquillité, des actes d'agression contre les communautés juives sont de plus en plus souvent signalés. Ces derniers mois, un très grand nombre de juifs ont fui l'Espagne en prenant la direction du sud de la Provence – notamment Narbonne, petite ville près de la mer submergée de sans-logis en quête de bonheur ou de salut. Le père de David, le grand rabbin de Narbonne, que tout le monde nomme le *Roi aux juifs** car sa lignée descendrait tout droit du roi David, prend de l'âge. Épuisé, souffrant d'insomnies, il parvient à peine à faire son travail ; il s'inquiète aussi du sort de son fils aîné et de sa belle-fille.

Il a envoyé les deux fugitifs vers ce lieu reculé du Vaucluse dans l'espoir de les mettre hors de portée des chevaliers chrétiens que le père normand de la jeune femme a lancés à sa poursuite avec l'ordre de la ramener. Fuir en direction de l'Espagne aurait été trop dangereux : les pèlerins chrétiens pullulent sur le trajet menant à Saint-Jacques-de-Compostelle. Les environs de Toulouse et d'Albi, où se livre une lutte contre les manichéens et la montée de mouvements hérétiques, sont trop agités aussi. Des combats et des exécutions ont lieu à tort et à travers. Le couple n'aurait pas pu fuir non plus vers les grandes villes : partout on recrute pour les expéditions vers le Moyen-Orient, des troupes irrégulières se forment, qui rendent les routes peu sûres et cherchent la bagarre avec les voyageurs rencontrés en chemin.

Le rabbin Todros a donc envoyé les jeunes mariés dans une direction qui ne viendrait pas à l'esprit du père d'Hamoutal fou de rage : après Arles, le long du Rhône, au-delà de la petite ville de garnison d'Avignon – où à l'époque le célèbre pont n'existe pas encore –, puis en direction de Carpentras, de là vers les collines des Préalpes en grande partie inhabitées, ensuite plus loin en direction de Sisteron, vers le versant sud-est du Mons Ventosus, où il sait que vit une petite communauté juive : dans le village de montagne reculé de Moniou – une déformation de Mons Jovis. Son collègue Obadiah serait certainement prêt à accorder sa protection et un logement au jeune couple. Joshua Obadiah, originaire de Burgos en Espagne, est un ami d'enfance qu'il a rencontré lorsqu'ils étudiaient tous deux la Torah à l'école juive de Narbonne. La région montagneuse déserte de Moniou fait partie depuis 1032 de l'Empire romain germanique. Autrement dit, c'est une région étrangère pour les chevaliers lancés à la poursuite de la jeune femme. On sait en outre que, dans cette région, les juifs et les chrétiens entretiennent des relations le plus souvent paisibles. Obadiah fait au jeune Todros un signe de tête pour marquer son accord et dit que son père a pris une sage décision.

*

L'après-midi je me promène parmi les vestiges médiévaux du village. Le maire a récemment fait placer dans ce secteur une pancarte indiquant « Jardin de Saint-André », un nom inspiré par la

chapelle en ruine tout en haut du village, au bord du ravin. Ici et là émerge, au-dessus des herbes folles, la moitié d'une arche romane. J'emprunte le sentier abrupt pour commencer mon ascension. Il y a eu plusieurs tentatives de restauration des vieux remparts, des initiatives romantiques de reconstruction, qui ont abouti pour la plupart à des empilements réalisés par des petits groupes de bénévoles, des jeunes passant l'été sur place à transporter des pierres et des pioches toute la journée avant de retourner dans leur camp de vacances. Ils érigent des constructions d'un aspect trompeusement séculaire, bêchent au petit bonheur des terrains plats qui recouvrent des ruines et sur lesquels poussent des ormes et des chênes encore jeunes. Rares sont ceux qui se préoccupent de la vulnérabilité historique de ce lieu. Il a aujourd'hui l'aspect d'une oasis de verdure, avec ses cultures en terrasse envahies de fleurs sauvages dont les murets échelonnés ont été érigés en utilisant les décombres des constructions médiévales. Tout donne l'impression que le paysage est resté le même au fil des siècles. Pourtant, ce jardin d'apparence paisible était à l'époque la partie la plus peuplée du village, où les ruelles étaient étroites et les hautes maisons sombres collées les unes aux autres. Ici dominaient le bruit, la puanteur et la diversité quotidienne d'une communauté médiévale grouillant de vie, entretenant des relations étroites et intenses. Ici on vivait et on mourait, on dormait, on travaillait et on jurait, on faisait l'amour et des enfants venaient au monde dans les conditions les plus primitives. À présent une couleuvre aux

teintes vives se glisse à toute allure entre les brindilles cassantes, fuyant mes pas. Au-dessus de moi sur un rocher, quelques chèvres qui ont réussi à s'échapper de leurs enclos branlants cabriolent, grignotent, lancent des regards extatiques de leurs yeux jaunes diaboliques, puis s'éloignent vers le ciel et disparaissent derrière la crête. Une buse décrit lentement des cercles au-dessus de la haute paroi rocheuse. Le silence semble de mauvais augure. J'ai l'impression d'entendre gronder le passé depuis les profondeurs de la terre.

*

La synagogue et la maison de David Todros devaient être proches l'une de l'autre – tout au plus à deux mètres de l'endroit où se situe la vieille maison où j'écris ces lignes. Elles ne pouvaient pas être plus distantes, sinon l'une d'elles aurait été à l'extérieur des murs d'enceinte. Les parcelles des maisons du côté sud étaient remarquablement petites. Cela signifie que le quartier juif se situait de ce côté ; les juifs se voyaient toujours attribuer des petits terrains à bâtir, ce qui permettait de limiter leur influence et leur richesse. Comme on peut aussi repérer des parcelles en pointe correspondant à l'endroit où j'habite sur des copies de plans médiévaux datant de l'époque napoléonienne, je sais que de telles constructions existaient déjà au même endroit autrefois. Par conséquent, les deux fugitifs ont dû souvent passer dans cette ruelle. Leur proximité est encore perceptible dans le magnifique silence qui règne sur le paysage. Je

redescends vers le village actuel – comme si l'on pouvait tout simplement revenir d'une époque longtemps révolue et pénétrer dans le présent.

Je m'installe à mon bureau et me remets à feuilleter un article scientifique que m'a donné, il y a une dizaine d'étés, un voisin âgé, originaire du sud de l'Allemagne, qui vit ici depuis plusieurs décennies dans une vieille maison idyllique. J'en avais fait une copie que j'avais glissée dans le tiroir du vieux secrétaire de mon grand-père, à côté des cahiers qu'il m'a donnés autrefois. L'article, comme j'allais le constater plus tard, s'intitulait simplement « Monieux ». Publié en 1969, il est écrit par Norman Golb, philologue de renom spécialisé dans les documents anciens en hébreu.

En la voyant assise, son pied endolori trempant dans une bassine d'eau à l'huile de lavande, David prend soudain conscience de la grande fatigue de sa jeune femme. Le pied ne désenfle pas, l'hématome qui a fait apparaître des taches noires et jaunes lui donne un vilain aspect. L'enfant s'agite dans le ventre d'Hamoutal, le rabbin craint qu'elle n'accouche d'un instant à l'autre. On la fait allonger pour qu'elle se repose dans un court lit en chêne. Comme elle ne cesse de grelotter, on fait du feu. Elle s'endort dès qu'elle commence à sentir la chaleur dégagée par le foyer. Les taches de soleil se déplacent sur le vieux carrelage.

La journée est calme, tiède. Une buse plane au-dessus de la paroi rocheuse, là-haut près de la tour en construction, d'où provient vaguement un bruit de martèlement sur les pierres. Le rabbin se demande comment expliquer au prêtre soupçonneux de la petite église Saint-Pierre, de l'autre côté de Moniou, que la femme très blonde aux yeux bleus qui vient d'arriver est une juive séfarade.

Vers six heures, le soleil plonge derrière la paroi

rocheuse. Brusquement, la lumière devient bleue et ténue tandis que, de l'autre côté de la vallée, une lueur rouge vibre dans les bois. Un souffle de vent balaie la plaine. Pendant quelques secondes, les buissons et les arbres au bord de la rivière sont parcourus d'un grand frémissement. Puis le silence infini reprend le dessus dans ce massif montagneux désert.

Quand la jeune femme se réveille en sursaut, il fait déjà nuit. N'ayant pas la moindre idée d'où elle se trouve, elle est prise de panique. Puis elle distingue peu à peu les contours d'une armoire, d'une huche foncée, d'une chaise. Elle sent soudain dans ses reins une vive douleur qui lui coupe la respiration. Elle pousse un cri étouffé. La porte s'ouvre aussitôt. La faible lueur d'une flamme vacillante grandit sur le mur. Une vieille femme apporte une bassine d'eau et un tas de linge. Elle s'assoit en silence, la tête inclinée et les mains jointes, pour veiller sur la femme en sueur s'agitant dans le lit. Elle marmonne de vieilles prières incompréhensibles. Après une heure de contractions qui ne font que s'amplifier, la jeune femme se rendort ; elle se réveille le cœur battant au milieu de la nuit en hoquetant de douleur. La femme qui la veillait a disparu. Une lune d'une grosseur irréaliste s'est levée au-dessus de la colline à l'est. La lumière vive s'infiltré à l'intérieur par l'entrebâillement de la petite fenêtre en tremblant comme un être vivant. Elle a une envie pressante d'uriner ; dans un demi-sommeil, elle s'extirpe de son lit, cherche ses chaussures éculées à côté de son

chevet, sort en titubant. Une contraction lui transperce le corps. Hagarde et haletante, elle voit une ruelle qu'elle ne reconnaît pas. Elle se traîne plus loin et se retrouve au milieu de rochers et d'arbustes. Étourdie de douleur, elle s'accroupit. Elle croit uriner, mais perd les eaux. Dans la position où elle est, l'accouchement se déclenche brutalement. L'esprit brouillé par la douleur, elle sent son corps se déchirer par en dessous. Elle gémit comme un animal mourant, glapit, sanglote, bascule en arrière entre deux pierres en se faisant mal dans le bas du dos. Une petite tête sort de son bas-ventre, elle pousse et geint, fouille la terre sèche de ses mains, au désespoir elle exerce encore une forte pression sur ses reins, agrippe ce qu'il y a entre ses jambes, sent le sang couler, tremble de peur et de douleur. La lune semble projeter une lumière encore plus intense ; la fraîcheur nocturne s'abat sur la partie inférieure de son corps trempé. Pendant que la chose inerte glisse entre ses jambes dans la poussière et les cailloux, elle perd connaissance. Peu après elle entend soudain des cris et des pas dans la ruelle étroite, des portes qui claquent. On la soutient, un grand flot de sang se déverse de son corps, en même temps que le placenta. La lune impitoyable lui éblouit les yeux. Elle pleure par à-coups en émettant une plainte aiguë, elle hurle le nom de sa mère. La vieille femme coupe le cordon avec un couteau mal aiguisé, elle asperge d'eau le bas-ventre de la femme dont la tête tourne, prend le nouveau-né blême par les pieds, le secoue d'un côté et de l'autre, lui donne une tape jusqu'à ce qu'il pousse un faible gémissement,

un sanglot qui se transforme en cris perçants, en hurlements. Tandis que trois femmes transportent à l'intérieur la jeune femme inanimée, la personne qui l'a veillée montre quelque chose qui se trouvait juste à côté du nouveau-né : un gros serpent presque paralysé par le froid nocturne, qui disparaît avec une extrême lenteur et comme dans un rêve entre les rochers. Marmonnant à côté du lit de l'accouchée aux premières lueurs du jour, le jeune David prononce les mots anciens : *Baruch ata Adonay Elohanu Melech Haolam...*

*

Les premiers jours qui suivent la naissance, ils éprouvent encore une peur qui est profondément ancrée. Ils se souviennent de l'ombre des chevaliers dans une ruelle de Narbonne et sentent encore chaque jour une menace peser sur eux. Comme rien ne se passe, comme les collines immuables leur apportent le repos et que la vie de tous les jours dans ce village reculé semble les protéger, ils s'apaisent peu à peu. David Todros est assis le soir au chevet de sa femme. Dans la journée, il aide le rabbin Obadiah dans l'école de la synagogue.

Le huitième jour après la naissance, l'enfant est circoncis. Il reçoit, selon les documents dont on dispose, le nom de Yaakov. Hamoutal garde le lit, mais entend l'enfant crier et sangloter en bas pendant le grommellement des prières. Puis les conversations, les rires et les boissons. Elle s'endort en ressentant une douleur dans ses jeunes seins tendus.

Selon la tradition, le fils premier-né doit être racheté. Le nourrisson est apporté sur un plat, des gousses d'ail ayant été déposées à côté de lui. Les hommes présents dans la pièce en prennent une pour la mordiller ; afin de chasser les mauvais démons. David tend l'enfant au rabbin Obadiah, qui tient lieu de Cohen. Il lui remet la somme de rachat rituelle et reprend son fils dans ses bras. Ils s'attablent devant un repas frugal. C'est une journée torride, le soleil est brûlant au-dessus de la vallée, la rivière est presque à sec. Des lézards surgissent entre le lierre et les vignes sauvages et grimpent sur les vieilles pierres de la maison. De l'épeautre et des coquelicots se balancent dans le vent chaud. Dans les profondeurs fraîches du ravin, un kilomètre plus loin, devant une petite église nichée dans une cavité rocheuse, un ermite occupé à prier le Seigneur des chrétiens se fait attaquer par un ours qui, d'un mouvement nonchalant de la patte gauche, lui brise la nuque.

À la tombée du jour, un groupe de chevaliers traverse l'étendue d'herbe, le long de la rivière, mené par le tristement célèbre Raymond de Toulouse, un noble ambitieux proche de la cinquantaine qui pose son regard sur le village, se retourne sur son blanc destrier et lance à l'un des hommes : comment s'appelle ce nid d'aigle là-haut, à flanc de rocher ? Le chevalier à qui il s'adresse hausse les épaules. Ils sont en route vers l'Orient, un pèlerinage qui durera un an et dont le batailleur Raymond de Toulouse, futur croisé de renom, reviendra éborgné. Il est au courant des recherches engagées pour retrouver la fugitive de haut rang et

connaît même le montant élevé de la récompense promise par le père ; il arrive souvent que des chevaliers normands, en route pour leurs territoires conquis en Sicile, traversent la Provence et logent chez de grands seigneurs. Il ne lui vient pas à l'idée d'inspecter le village pour essayer de la trouver. La jeune accouchée a vingt ans à ce moment-là ; elle ignore que le danger est si proche. David en revanche a vu les chevaliers, là-bas dans la plaine. Son cœur bat fort dans sa gorge, un sombre pressentiment l'assaille. Il rentre, mortellement inquiet, trouve sa femme agenouillée devant son lit. Que fais-tu ? lui demande-il choqué. Tu avais pourtant promis de ne plus prononcer de prières chrétiennes ? Elle se lève péniblement, consciente de sa faute, une main sur la taille. Je ne sais plus, dit-elle.

Elle retourne s'allonger et ferme les yeux. Elle se souvient d'encens formant des volutes derrière une fenêtre d'église près de la mer.

À présent les tilleuls et les ormes prennent des teintes jaunes et rouges, les matins sont plus froids et plus lumineux. La jeune mère voit les hommes rentrer au village en rapportant les sangliers, les cerfs et les lièvres qu'ils ont tués. Lorsqu'on fait griller la peau des sangliers, une odeur âcre et puissante se répand qui lui donne la nausée. Au-dessus des toits bas s'élève en tournoyant la fumée du chêne qu'on brûle dans l'âtre. Les journées pluvieuses arrivent. Le plateau fertile se transforme en une morne cuvette grise traversée par le vent d'ouest.

Elle a du mal à s'habituer à cette vie simple et rude de village qu'elle n'a jamais connue auparavant. Les collines et les sombres rochers lui paraissent parfois irréels, comme si tout n'était qu'un rêve.

Un soir pluvieux, elle s'aperçoit de la présence silencieuse d'innombrables escargots et crapauds. Les crapauds émettent un sifflement, un bruit qui rappelle le cri de la chouette, mais plus ténu et plus subtil. À son passage, ces animaux indolents

s'écartent d'un bond près des façades des maisons. Désespérés, presque humains, ils se dressent, les pattes avant tendues vers le haut, comme pour implorer le ciel de leur prêter assistance. Quand ses pas s'éloignent, ils sombrent de nouveau dans leur apathie.

Les escargots sont différents. Sans aucune notion du danger, ils vont se placer après chaque averse vespérale au beau milieu des vieilles ruelles et glissent les uns vers les autres pour s'accoupler sur les petits pavés bombés. Souvent ils meurent sous les pas d'un passant tardif. Leurs minces coquilles craquent et le mucus en jaillit. Ce qui auparavant avait une forme et une substance redevient matière, inerte et privée de sa délicate structure. Certains habitants ramassent ces escargots sur les pavés en plein ébat amoureux, ils les jettent dans une boîte en cuivre et les font bouillir vivants pour les manger aussitôt.

Hamoutal trouve perturbant ce genre de choses.

Dans les récits qu'elle a entendus en grandissant, Dieu était maître de la nature. Pour le dieu juif, dont elle n'a pas le droit de prononcer le nom, il en va autrement ; mais la différence est minime et elle ne la distingue toujours pas très bien. Il lui suffit de voir une guêpe rester engluée dans un pot de miel et agoniser en produisant un bourdonnement bruyant, un petit scorpion noir se faire écraser sous un pied, pour détourner le visage, se demander en se tourmentant quel dieu peut expliquer cela. Quand elle met au sein le petit Yaakov, son enfant qui a quelques mois à présent, il lui arrive d'éprouver soudain un sentiment d'oppression et une

vague angoisse. Ne lui reste-t-il rien de sa jeunesse choyée dans une belle demeure du Nord ? À quoi lui sert cette vie rudimentaire ? Elle se fond dans un cycle effrayant avec la mort. Les théologiens ne s'arrêtent pas à ce genre de choses, comme si tout ce qu'ils voyaient autour d'eux avait un sens. Elle a parfois l'impression que, maintenant qu'elle a rejeté la religion de ses parents, elle se retrouve face au vide. Certes David l'instruit sur la Torah et l'histoire ancienne du peuple juif, mais elle sent que le socle de ses certitudes s'est dérobé et qu'elle n'a personne à qui en parler : les chrétiens la traiteraient aussitôt de sorcière et voudraient la faire monter sur le bûcher, les juifs lui feraient remarquer qu'elle est indigne d'être une prosélyte si elle doute et qu'elle ne pourra jamais être acceptée dans leur communauté. Elle fait par conséquent ce qu'ont dû faire à tout moment et en tout lieu les femmes cultivées de l'époque : se taire, baisser la tête, prier en silence. Il lui arrive de ne pas savoir à qui adresser ses prières, peut-être à cette voix en elle, un ange perdu qui semble se poser parfois sur son épaule, ce qui la fait frémir et l'incite à se rappeler à l'ordre en marmonnant des incantations.

Elle a beau faire de son mieux pour s'intégrer à la petite communauté, avoir un mot gentil pour chaque personne qu'elle croise sur son chemin, elle n'obtient pratiquement pas de réactions, la plupart des villageois passent à côté d'elle avec indifférence. La jeune Normande de haut rang n'y a jamais été accoutumée, pas plus que la juive privilégiée qu'elle était à Narbonne.

À mesure qu'elle prend conscience qu'elle

n'appartiendra jamais à cette communauté, elle cesse d'essayer de se montrer aimable. À partir de ce moment-là, on l'accepte plus ou moins en silence, car elle a adopté son rôle d'étrangère. Au bout d'un certain temps, les notables chrétiens la saluent poliment d'un signe de tête. Les interrogations dans leurs yeux n'ont rien de vraiment sympathique, mais bon, au moins elle est en sécurité ici et son mari s'est lié d'amitié avec le rabbin Obadiah. Personne ne lui demande ce qu'elle est venue chercher ici. Mais le silence autour d'elle, quand elle est parmi d'autres habitants sur la petite place du village, en dit long. Une juive blonde aux yeux d'un bleu glacial, il y a quelque chose qui ne va pas, on les voit se le dire, mais personne ne cille. Un jour, quelques enfants lui lancent des cailloux en chantant une petite chanson : Mouri, Jusiou, mouri – Meurs, juive, meurs.

En réfléchissant à tout cela, elle rentre chez elle dans l'obscurité en boitant, avec ce pied gonflé et douloureux qui refuse de guérir tout à fait, sur les pavés inégaux de la Grande Rue – pas plus qu'un large chemin qui aujourd'hui fait partie d'un sentier de randonnée. Elle essaie de ne pas écraser d'escargots, surtout ceux enchevêtrés de manière spectaculaire, leur masse molle transparente débordant de leurs coquilles, avec une ardeur saisissante, obscène, dans leurs ébats amoureux lents et oniriques.

Stefan Hertmans

Le cœur converti

Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin

« Je voudrais pouvoir la mettre en garde contre ce qui va lui arriver. Passe ton chemin, jeune fille, choisis un autre homme, échappe à ce sort, fuis ce qui t'attire. »

Par amour pour David, la belle Vigdis renonce à ses privilèges de jeune noble chrétienne et se convertit au judaïsme. Mais en ce début de XI^e siècle en France, leur union fait scandale. Pour vivre librement, tous deux s'enfuient et trouvent refuge dans un village du Sud. Alors qu'ils se croient saufs, les croisés, de plus en plus nombreux sur la route de Jérusalem, sèment mort et destruction dans leur sillage...

Inspirée de faits réels, cette histoire d'amour tragique est aussi un grand roman contemporain : celui d'une femme en exil guidée par l'espoir.

« Une enquête passionnante qui nous mène très loin dans l'Histoire.
Magistral ! »

La Croix

« Une épopée haletante. »

Alexandre Fillon, *Lire*



Le cœur converti
Stefan Hertmans

Cette édition électronique du livre
Le cœur converti de Stefan Hertmans
a été réalisée le 4 février 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072873652 - Numéro d'édition : 360405).
Code Sodis : U30149 - ISBN : 9782072873683.
Numéro d'édition : 360408.